

Ferme les yeux, laisse l'univers...

Laisse-le...

Qu'il ne soit plus rien...

Grain de sable au fond de la mer...

Laisse ce que tu crois être le temps s'affaler à tes pieds...

Laisse-le s'effriter entre tes doigts...

Qu'il soit goutte d'eau dans l'océan...

Laisse l'amour que tu crois pur s'étioler dans le vent...

Qu'il s'émaille par le souffle du monde...

Ferme les yeux...

Plonge en ton centre...

Ne pense plus...

Ne pense plus...

NE FAIT QU'ÊTRE

J'étais dans la forêt, seul, près d'un feu qu'on avait abandonné. Je marchais sans savoir vraiment où je me dirigeais, mais aucune crainte ne naissait de cette constatation. Je ne connaissais ni l'endroit où je me trouvais, ni le moment de la journée. Je n'avais que des impressions. L'impression d'être au cœur des choses. Au cœur de la forêt. Au cœur de la nuit. Au cœur de l'univers.

En écartant quelques branches pour me faire un peu d'espace je provoquais l'envolé d'une famille d'oiseaux blancs. Je voyais peu dans l'épaisse végétation, alors je cherchai un bâton pour m'en faire une torche. Je trouvai un chemin qu'un groupe avait emprunté il n'y avait pas si longtemps, car on voyait que des branches avait été cassée récemment, la sève était encore fraîche. Je pris le sentier, sans crainte ni curiosité, comme par instinct. Une impression, encore, guidait mes pas. Je marchai ainsi un bout de temps. Plus je m'enfonçais dans la forêt, plus l'angle de la piste devenait abrupt. Je montais une montagne, certainement.

À un moment, j'entendis comme un grondement sourd, comme si la terre parlait au ciel, puis le sentier s'ouvrit sur une clairière habitée d'un immense arbre en son centre. Autour de l'arbre, formant un cercle, les corps de sept hommes et femmes assis en tailleur. L'arbre semblait dégager une lumière qui me permit de voir la scène avec plus de précision, ils n'étaient pas mort, non j'en étais sur, mais étaient-ils vivants? Tous avaient les yeux fermés et le corps immobile. Leurs visages me semblaient familiers, mais je ne pouvais détailler cette impression. Encore, une impression. Je tournai autour des corps et de l'arbre comme pour continuer mon chemin, je tournai pour comprendre, pour me rappeler. Je tournai comme on tourne autour du feu pour parler au cosmos. Je tournai

jusqu'à n'en plus voir rien. Je tombai, étourdi, envahi de frissons. Je ne comprenais rien, mais aucune peur n'en profitait.

J'étais seul au milieu de nulle part sans rien savoir, ni rien comprendre et je ne craignais rien.

De nouveau un grondement se fit entendre, mais cette fois-ci je pu localiser sa source. L'arbre au centre de la clairière vibrat si fort qu'il faisait bouger les pierres sur le sol. Le son s'arrêta, puis la lumière s'accrut. Sans savoir pourquoi, je pris place dans le cercle, je m'assis en tailleur comme les sept autres, je pris une grande respiration en fixant l'arbre, puis fermai les yeux...

Ferme les yeux, laisse l'univers...

Laisse-le...

Qu'il ne soit plus rien...

Grain de sable au fond de la mer...

Immédiatement, je ne sentis plus mon corps ou est-ce mon corps qui s'évanouit? Je ne fus plus qu'une lumière, sans forme, sans direction. Une lumière dans la quelle tout est tout. Je vis le noir, puis le blanc. Je vis l'explosion première, qui sans cesse se mit à croître jusqu'à donner un univers. Je vis l'univers former des galaxies et des systèmes. Je vis des mondes entiers s'écrouler, d'autres naître en un souffle. Je vis les glaces éternelles et les braises infinies. Je vis la mort mille fois. Je vis le début de la vie, puis celui de l'humanité. Je fus un oiseau blanc, une branche cassée à la sève encore fraîche, un feu abandonné, une torche qui éclaire, un arbre qui gronde. Je fus de tous les âges, hors du temps. Je vis la source de chaque chose. Je vis la fin de chaque chose. Je compris que tout est néant, que tout est tout, qu'il n'y a ni gravité ni légèreté, que la vie qu'on croit si précieuse n'est qu'un passage, une simple phase du cosmos.

Je fus aveuglé d'une lumière à la blancheur sans nom...

Je devins chacun des sept corps que j'aperçu autour de l'arbre. Je compris que chacun était un mage protégeant l'univers de sa conscience. Chacun de ces mages avait vécu million de vies, comme je venais de le faire. Je compris qu'en fait chacun vivait millions de vies à l'instant même où je le constatais et que c'est ainsi que je pu voyager d'un être à l'autre. Je compris que moi-même j'étais un mage, le huitième, celui qui faisait l'équilibre, la balance. Je cherchai mon nom sans cesse, mais sans résultat, puis je compris que je n'avais pas de nom, puisque j'étais innommable. J'étais autant l'arbre qui gronde que le ciel qui l'espionne, alors ni arbre ni ciel j'étais ce qui les lie. J'étais la matière et l'antimatière. J'étais l'existence et l'inexistence.

Je fus une lumière blanche sans nom...

Laisse ce que tu crois être le temps s'affaler à tes pieds...

Laisse-le s'effriter entre tes doigts...

Qu'il soit goutte d'eau dans l'océan...

Laisse l'amour que tu crois pur s'étioler dans le vent...

Qu'il s'émaille par le souffle du monde...

Puis j'ouvris les yeux, j'étais dans une foule mouvementé. Des cris, des paroles incendiaires, des pleures noyaient mes oreilles. Le chaos des hommes à sa plus pure expression. Devant moi une place vide dans laquelle ne se trouvait qu'un arbre entouré de pavés. La foule était en cercle autour de cette aire que personne n'osait pénétrer. Sous l'arbre, un homme assis en tailleur brûlait vif. On pouvait voir un bidon à ses côtés. On discernait encore la forme de ses bras et de ses mains en position de prière. Le brasier, si orgueilleux pris l'arbre dans sa tempête et fit monter les flammes jusqu'au ciel. Le moine vivait encore, mais on ne pouvait imaginer quelle douleur il endurait. Puis il leva la tête, il n'avait plus ses yeux.

Tout devint noir, je n'arrivais plus à voir, mais j'entendais un grondement sourd, comme un brasier qui m'entourait, comme un feu à l'intérieur, ce n'était plus l'arbre, c'était moi. Je grondais comme la terre, comme l'univers.

J'étais ce moine immolé.

Ferme les yeux...

Plonge en ton centre...

Ne pense plus...

Ne pense plus...

NE FAIT QU'ÊTRE